

”La construction de l’événement dans la presse entre sémantique discursive, hétérogénéités énonciatives et inscription de l’émotion” Postface 2016 (version française, mars 2016) à la traduction en espagnol de l’ouvrage de Sophie Moirand ”Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre” (PUF, Paris, 2007, 2008, 2011, 2015, traduit en arabe au Liban en 2009). Buenos Aires, Prometeo, 2017

Sophie Moirand

► **To cite this version:**

Sophie Moirand. ”La construction de l’événement dans la presse entre sémantique discursive, hétérogénéités énonciatives et inscription de l’émotion” Postface 2016 (version française, mars 2016) à la traduction en espagnol de l’ouvrage de Sophie Moirand ”Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre” (PUF, Paris, 2007, 2008, 2011, 2015, traduit en arabe au Liban en 2009). Buenos Aires, Prometeo, 2017 . 2016. hal-01476098

HAL Id: hal-01476098

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01476098>

Submitted on 24 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La construction de l'événement dans la presse entre sémantique discursive, hétérogénéités énonciatives et inscription de l'émotion »

Postface 2016 à la traduction en espagnol de l'ouvrage de Sophie Moirand *Les discours de la presse quotidienne. Observer, Analyser, Comprendre* (Presses Universitaires de France, 2007, 2008, 2009, 2015, traduit en arabe en 2009 au Liban). À paraître en 2017, Buenos Aires, Prometeo.

Le manuscrit de cet ouvrage, qui avait été soumis à l'éditeur français en février 2006, tentait de faire le point sur des travaux d'analyse du discours, personnels et collectifs, qui avaient pour objet d'observer la circulation des mots et des dires dans la presse quotidienne nationale, à l'intérieur d'une même famille d'événements sociaux, autour de la santé, de l'alimentation et de l'environnement. Lorsqu'ils prenaient un tour « politique », ces événements occupaient systématiquement les unes et quelques pages intérieures parfois intitulées « le fait du jour » ou « l'événement » et, au-delà des photos et des documents infographiques, ils couvraient une grande diversité de genres, principalement des genres de l'information mais aussi des éditoriaux ou d'autres genres de commentaire, y compris des dessins de presse), fonctionnant alors sous le régime de l'allusion, donc d'un appel à la mémoire, davantage que sous celui de la citation – voir Moirand 2007a.

L'état des lieux : de 2006 à aujourd'hui...

Les médias nous avaient paru constituer des lieux de rencontre de mots, de formulations et de dires, qui contribuaient à tisser des fils interdiscursifs entre les différents groupes sociaux concernés par des événements tels que « la crise de la vache folle » ou « la grippe aviaire ». Ils devenaient également des lieux de controverses lors d'épisodes récurrents, autour des « OGM » (organismes génétiquement modifiés) par exemple, ou lorsque la science ne savait pas « expliquer » l'apparition d'une pandémie. Et contrairement à l'idée reçue que les discours des médias seraient éphémères, la thèse que l'on défend dans cet ouvrage est qu'ils constituent un lieu de construction des mémoires collectives, et que la façon de nommer les événements (mais aussi leurs acteurs, leurs actes, leurs réactions) ainsi que les récits qui sont faits de ces événements inscrivent le passé comme le futur du « moment discursif » soumis à l'analyse (p. XX).

Réaffirmant en conclusion l'importance de l'observation des faits langagiers pour mieux comprendre « les sens » de l'événement, on mettait alors l'accent sur la circularité des discours médiatiques, qui rapportent ce que d'autres disent, lesquels écoutent ou lisent en retour ce que les médias ont repris : circularité des mots, des dires, des allusions, des images (y compris photos, documents infographiques et dessins de presse) et des représentations qui, au fil des événements traversés, s'enrichissent des sens qu'ils acquièrent, jusqu'à parfois perdre en route le sens qu'on croyait qu'ils avaient... (Moirand 2007b). Dix ans plus tard, cette circulation des mots et des dires s'est davantage complexifiée avec l'existence des forums de l'internet, y compris sur les sites des journaux, et les réseaux sociaux, auxquels participent non seulement des lecteurs et citoyens ordinaires ainsi que des journalistes, mais également les différents groupes sociaux (ou communautés langagières – voir p. XX), qui se contentaient auparavant d'être interviewés ou simplement cités. D'où il ressort, selon moi, dans les médias, et en particulier dans la presse quotidienne française, une place de plus en plus grande faite à la représentation des controverses (Moirand 2014a et *infra*).

Qu'est-ce qui s'est passé depuis dix ans dans le domaine des travaux sur l'événement ? Comment faire pour « comprendre » les événements qui semblent se bousculer dans l'arène médiatique, si bien qu'on a l'impression de vivre sous la pression constante de nouveaux événements sans que s'effacent, bien au contraire, les précédents, et que ce sont peut-être les sociétés occidentales actuelles qui désormais « font » l'événement, et pas seulement les médias ? (Goetschel et Granger 2011).

L'irruption des nouveaux médias

La première remarque collective formulée au Cediscor (Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés de la Sorbonne nouvelle¹), c'est que le parcours linéaire qu'on avait posé un temps, lors de l'observation de la médiatisation des crises sanitaires, entre les discours scientifiques sources et les discours médiateurs tenus par des spécialistes, des vulgarisateurs et des journalistes

¹ On mentionnera ici en bibliographie les travaux entrepris depuis 2006 et qui constituent un apport nouveau à la thèse défendue dans cet ouvrage. Il s'agit de travaux réalisés dans le cadre de l'équipe de recherche à laquelle j'appartiens à l'université Sorbonne nouvelle (Clesthia-Cediscor, axe Sens et discours), de travaux de doctorat qui s'inscrivent dans le même paradigme scientifique et auxquels j'ai eu accès, ainsi que de colloques co-organisés avec d'autres équipes françaises ou étrangères ou de rencontres et de séminaires auxquels j'ai participé.

scientifiques en direction des publics, était non seulement remis en cause par l'intervention du politique et le développement de la communication, mais également par l'intervention des *publics* eux-mêmes qui, disposant de nouveaux moyens d'information (à l'aide, par exemple, de moteurs de recherche sur l'internet et des archives en ligne), contribuent désormais eux aussi à la transmission des savoirs et à leur remise en cause – lorsque la science n'est pas encore en état d'expliquer la multiplication des cas de chikungunya à l'île de la Réunion (voir Idelson 2012 et Idelson et Ledegen éds 2011), ou actuellement par exemple la propagation du virus Zika, lui aussi transmis par un moustique-tigre dans les Caraïbes et en Amérique latine.

Ainsi les savoirs des savants mais aussi des médias traditionnels (presse, radio, télévision) sont aujourd'hui contestés par des communautés d'utilisateurs, voire des utilisateurs isolés, dans les forums et les réseaux sociaux sur lesquels ils postent leurs commentaires, et des lecteurs « ordinaires » s'immiscent ainsi dans les polémiques scientifico-politiques jusqu'à proposer leurs propres blogs d'information, ou de contestation, des paroles scientifiques et/ou politiques « officielles ».

S'il est devenu banal aujourd'hui de prendre en compte ces nouveaux corpus dans les travaux actuels sur les discours des publics, cela ne fait que confirmer encore davantage le rôle de cette « ronde incessante » des discours qu'on avait mise au jour dans la construction des sens que les médias donnent aux événements. Cela s'est traduit par une « perméabilité des frontières entre l'ordinaire et le spécialisé » et par une altérisation des communautés langagières telles qu'on avait pu les étudier au début des années 2000 (les scientifiques, les publics, les politiques, les communicateurs), ainsi que par l'intervention dans les débats d'internautes isolés, beaucoup plus nombreux désormais que les auteurs de lettres de lecteurs ou d'auditeurs qui existaient déjà bien avant l'internet (Rakotonoelina éd. 2014, Moirand, Pordeus Ribeiro et Reboul-Touré 2016).

Élargir l'analyse à d'autres types d'événements...

S'interroger sur la notion d'événement a tout à fait normalement conduit à élargir les corpus, à traiter d'autres types d'événements, et à s'interroger plus avant sur *l'acte de nommer* l'événement (Cislaru éd. 2007) : nommer les faits qui participent à la construction de l'événement dans le cas d'un référent non synthétique comme la guerre d'Afghanistan ou le conflit des intermittents du spectacle (Veniard 2013), ou dans le cas d'une irruption brutale dans le

présent comme la catastrophe de Fukushima au Japon en mars 2011 (Moirand 2014b) ou les attentats de janvier et de novembre 2015 à Paris (voir *infra*)... Car « dès lors qu'un événement a été identifié sous une description (un attentat politique, une grève, une émeute, un krach boursier, etc.), son explication et son interprétation sont orientées par la teneur sémantique des termes utilisés pour cette description » (Neveu et Quéré 1996 : 16).

Mais le nom d'événement qui reste dans l'histoire n'est pas forcément celui qu'on lui donne lorsqu'il « survient » si, comme le disent le *Dictionnaire historique de la langue française* (le Robert) et le dictionnaire d'usage (le Petit Robert 2012), l'événement, c'est « ce qui arrive et a quelque importance pour l'homme » surtout lorsque le nom donné par les médias peut être remis en cause par les internautes, par exemple *La révolution du Jasmin* pour désigner le « printemps tunisien » (Azouzi dans *Mediazioni* 15 et Calabrese dans *Dire l'événement* 2013). Et l'usage qui est fait des noms d'événements montre à la fois le rôle de l'espace/temps dans la perception de l'événement (Moirand 2014b) mais aussi le rôle du précédent dans la représentation langagière qu'on donne d'un nouvel événement (Chateauraynaud et Doury dans *Dire l'événement* 2013, Moirand et Reboul-Touré 2015).

Ainsi, analyser la façon dont les médias racontent l'événement, c'est s'interroger sur l'événement lorsqu'il est « saisi par la communication », c'est-à-dire sur *l'événement-objet*, et moins sur le ressenti de *l'événement existentiel* (cf. Quéré dans *Mediazioni* 15, 2013) même si les journaux, et davantage encore la télévision et les réseaux sociaux, tentent de rapporter les impressions, les émotions, les sentiments de ceux qui « ont vécu » l'événement.

Fukushima, devenu depuis un « mot-événement » (voir p. XX et plus récemment Calabrese 2013, p. 214-216, Moirand et Reboul-Touré 2015), a d'abord donné lieu à une représentation dans la presse de ce que les témoins disent face à l'arrivée des tsunamis qui suivent parfois un tremblement de terre : *un mur d'eau de mer, une vague énorme, menaçante* ... Mais cette irruption brutale donne lieu dès le lendemain à des désignations qui empruntent au registre de l'émotion et font appel à la mémoire collective des catastrophes précédentes : *une vague meurtrière, le tsunami de décembre 2004 en Asie, le spectre d'un nouveau Tchernobyl*, alors que trois jours plus tard, on assiste à une reprise de la polémique sur le nucléaire en France : l'événement s'inscrit alors dans un espace/temps qui s'étire du passé au futur et du futur au passé dans un univers désormais mondialisé (*Après Fukushima...*) – Moirand 2014b.

Quels sont les observables de l'événement dans la presse, au-delà du nom d'événement qui, entre nom propre et nom commun, opérations de désignation et de nomination, dérivations métonymiques ou métaphoriques, déclencheurs mémoriels et lieux de mémoire, a fait l'objet de nombreux travaux depuis dix ans (Calabrese 2013, Née 2012, Peeters 2012, Samouth et Serrano 2012, Serrano 2012, Veniard 2013 ainsi que Lecolle, Paveau et Reboul-Touré éd. 2011, Moirand et Reboul-Touré 2015) ? Une analyse de l'événement s'interroge également sur les façons de nommer les acteurs de l'événement, leurs actes ou leurs actions, ainsi que les objets du monde qui participent à l'événement et avec lesquels ils entrent en relation. On évoquera ici quelques exemples.

Lors des violences urbaines de ce que l'on appelle désormais « la crise des banlieues » de 2005 en France, les acteurs de ces violences brûlaient des poubelles et des voitures, « cassaient » des objets (mobiliers urbains ou bâtiments publics), jetaient des bouteilles ou des pierres sur les policiers (faits qui entrent dans la constitution du référent non synthétique de ce type d'événement et qui illustrent sa fragmentation) : ils étaient ainsi au fil du temps de l'événement étiquetés d'abord comme *des jeunes* ou *des gamins* ou *des mômes* en colère après la mort de deux adolescents, puis comme des *casseurs*, des *incendiaires*, et pour finir, au fil des textes de presse, comme des *voyous*, des *bandes de petits voyous*, voire même de *la racaille*. Quelques mois plus tard, d'autres jeunes manifestaient à leur tour dans le centre de Paris cette fois : désignés comme des *lycéens* et des *étudiants*, ou des *manifestants*, parfois accompagnés de leurs enseignants et de leurs parents (à la différence des précédents), certains sont également devenus, dans la presse et dans les propos rapportés des autorités universitaires, des *casseurs* et des *incendiaires*, voire même des *voyous* lorsqu'ils jetaient des pierres ou autres matériaux trouvés sur leur chemin, ou qu'ils brûlaient, eux aussi, des objets urbains, et finalement, lorsqu'ils ont pénétré de force dans la Sorbonne pour l'occuper, des *trotskystes* et des *anarcho-syndicalistes* (mots empruntés à d'autres événements et en particulier à Mai 68, dont les images repassaient en boucle à la télévision au journal du soir), mais jamais comme *de la racaille* (Moirand 2009 et 2010a).

Des rencontres scientifiques entre plusieurs disciplines ont alors fourni de nouvelles explications à l'analyse du discours des médias, par exemple autour de la notion d'identité (Idelson et Ledegen éd. 2011, Richard, Hailon et Guellil éd. 2015) et/ou autour de l'inscription langagière des émotions (Baider et Cislaru éd. 2013 et 2014). Car s'interroger sur les formes du discours

identitaire dans les médias permet de mettre à l'épreuve des discours des réflexions sur la dimension individuelle et la dimension collective de l'identité, et la mise au jour des formes langagières du ressenti de l'altérité (voir *infra*) conduit à chercher des explications du côté de l'histoire et de la sociologie politique... Analyser par exemple le discours des leaders politiques en Amérique latine, ce qui constitue en soi des événements de parole, cela peut être un objet d'études en sciences politiques comme en sciences de la communication, mais lorsqu'on prend pour corpus des discours politiques médiatiques, l'image de soi, l'ethos, la relation interpersonnelle, par exemple, semblent reposer sur des catégories « observables » dans le discours, catégories que l'on peut ensuite rapporter aux représentations et aux imaginaires d'un champ politique, qui se sont structurés travers l'histoire, la culture et la mémoire d'une société (Donot *et al.* éd. 2016).

Ainsi, sauf à rester dans le cercle étroit des études de langue (ce qui n'est pas sans intérêt mais qui n'est qu'un point parmi d'autres de l'événement tel qu'on l'aborde désormais dans les études de presse), l'analyse emprunte à une grande diversité de sciences humaines pour mieux comprendre *le rôle du langage dans la construction des référents de l'événement*², et rechercher ce que « l'événement » signifie aujourd'hui dans les sociétés occidentales contemporaines.³

L'événement : un objet transdisciplinaire ?

² On rappellera ici que Eliseo Verón a été un des précurseurs des travaux sur l'événement : *Construire l'événement : les médias et l'accident de Three Mile Island*. Paris, Minuit, 1981. Le fait de dire que les médias construisent plutôt les référents de l'événement repose sur la difficulté qu'on éprouve à « dire le réel » du monde et des faits qui surviennent, ce qui n'empêche par le langage verbal et visuel (Moirand dans Soulages éd. 2015) de construire des interprétations de cette réalité, voire parfois de « faire » l'événement.

³ Le colloque qui a eu lieu à Florence en 2011 a été organisé sur l'initiative de la Sorbonne nouvelle en partenariat avec l'université de Bologne. Il a donné lieu à trois publications : *Dire l'événement. Discours, mémoire, société* (Londei *et al.* éd. 2013), *Les facettes de l'événement : des formes aux signes, Mediazioni 15* (Ballardini *et al.* éd. 2013) et *Interpréter l'événement, Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux* (Brunner *et al.* éd. 2014). À la même période paraissait également aux Presses Sorbonne nouvelle un ouvrage collectif de collègues spécialistes de culture et littérature en langues romanes : *L'événement à l'épreuve des arts* (Budor éd. 2013).

Longtemps boudé par les historiens, l'événement a fait ces dernières années un retour en force dans le champ des sciences humaines, y compris en histoire (Dosse 2010). Ce qui a conduit à organiser des colloques pluridisciplinaires, qui ont permis de faire intervenir autour de « l'événement » des sociologues, des historiens, des civilisationnistes, des politistes et des spécialistes de communication. Si cela a permis de mieux comprendre « les événements », cela a également conduit à étudier le rôle de la langue et de la communication pour « saisir l'événement » (Moirand 2014b).

L'événement est « ce qui surgit, ce qui arrive, ce qui se produit ». Mais il devient, dès qu'il affecte l'humain et qu'il « a une importance pour l'homme »⁴, un lieu de parole, voire de controverses, comme l'a été le tremblement de terre de Lisbonne en 1755, objet de discussion entre les religieux, les savants, les littéraires et les philosophes (Voltaire, entre autres), et qui à ce titre est devenu emblématique des travaux sur l'événement en sciences de la communication (Arquembourg dans *Interpréter l'événement*, par ex.). Mais si « l'événement » a un sens plus technique en linguistique depuis que, sous l'influence de philosophes du langage, on a fait une place aux événements à côté des actions et des états (Corre 2009), dès que « ce qui arrive » (par exemple l'inauguration d'un musée) devient un lieu de parole et que les discours prononcés lors de cet événement « programmé » sont commentés dans les médias, il devient un objet possible de commentaires sur le discours et la communication, un lieu de réflexion et un lieu de jugement, un lieu « pour penser avec » pour des sociologues, des philosophes, des historiens, des politistes et autres spécialistes de sciences humaines. Car si on assiste à un « retour » de l'événement en histoire, « il semble opportun de mettre la notion d'événement à l'épreuve du regard de diverses disciplines pour en mesurer la fécondité potentielle et sa valeur heuristique » (Dosse, op. cit., p. 1).

Si on éprouve quelques difficultés face à la notion d'événement, dans la mesure où aujourd'hui « les contours de ce qu'est un événement défient la typologie », on peut, comme le font Goetschel et Granger (2011), préférer s'interroger sur « les manières, les raisons et les savoirs-faire, toujours historiques situés, suivant lesquels les acteurs s'emploient à faire l'événement », en tout cas dans les sociétés occidentales actuelles.

⁴ Les segments entre guillemets sont empruntés à la définition que l'on trouve dans un dictionnaire d'usage, *le Petit Robert*.

Choisir de travailler sur « l'événement saisi par la langue et la communication » (Moirand 2014b) invite à adopter une posture de recherche qui, tout en s'informant des travaux en sciences humaines et des concepts et des notions « pour penser avec » qui ont été proposées, exige de s'appuyer sur des *observables langagières* considérés comme « garants » d'une certaine objectivité (discours verbal et visuel au sens où on l'entend dans Soulages éd. 2015). Ainsi « l'événement », dans les études de discours, intervient de façon différente selon qu'il constitue l'objet du travail (comprendre l'événement) ou qu'il constitue un lieu d'observation de données discursives recueillies à d'autres fins (mettre au jour les particularités d'un genre discursif particulier comme les textes d'information sur les controverses, ou les formes d'inscription particulières du discours politique identitaire ou s'interroger sur le rôle de l'inscription des émotions dans l'argumentation – voir *infra*). On s'arrêtera ici sur les orientations nouvelles que l'on a commencé à explorer ces dernières années.

Une sémantique discursive et énonciative pour analyser les constructions langagières de l'événement

Si, en 2007, on avait mis l'accent sur le caractère dynamique de l'analyse qui consistait à pister dans le fil horizontal du texte les points d'hétérogénéité, que l'on considérait comme autant d'indices de contextualisation qui nous renvoyaient à la verticalité de la mémoire interdiscursive (ce qui a conduit à une vision repensée de l'énonciation qui intégrait la théorie de l'énoncé de Bakhtine et Voloshinov), on a davantage travaillé depuis à l'élaboration d'une sémantique discursive post-structuraliste qui, « n'ayant plus peur du réel » (Siblot 1990), considère l'activité de langage comme une manière de « saisir » le monde et de mettre au jour les représentations que les locuteurs entretiennent avec « la réalité ». Ainsi pouvait-on repenser la sémantique discursive (souhaitée par Michel Pêcheux dans les années 1970-80, mais bien difficile à élaborer dans une époque dominée par le structuralisme et le refus du cognitif), et accepter que si « le sens se construit dans l'histoire à travers le travail de la mémoire », le sens découle aussi de l'inscription du mot dans ses cotextes syntaxiques, pragmatiques, sémiotiques, textuels (Née et Veniard 2012).

Il s'agit alors de prendre en compte les relations entre les locuteurs et l'expérience qu'ils ont des objets du monde, les relations entre les locuteurs, leurs interlocuteurs et leur environnement et l'évaluation qu'ils font de la situation. Il s'agit d'emprunter aux

sémantiques qui se sont développées récemment, qui s'interrogent sur le référent tel qu'on le perçoit à travers l'une des facettes du mot qui le désigne, ainsi que sur les relations que les locuteurs entretiennent avec les objets et les acteurs de l'environnement (Moirand 2011a, Veniard 2013). Il s'agit de prendre en compte des sémantiques cognitives « situées » et « externalistes », qui pensent que « les objets naturels ou artificiels sont des contributeurs à la production des discours » (Paveau 2012, par ex.).

Ainsi s'interroger sur le rôle du langage dans la construction discursive des événements, c'est prendre en compte l'inscription spatio-temporelle de l'événement, et cela s'étudie au travers des images d'archives que la télévision emprunte aux événements antérieurs pour « expliquer » l'événement présent (Niemeyer et Rosselet 2012). Mais cela se manifeste également dans les « trajets sémantiques » des mots et les sens qu'ils prennent, ou qu'ils perdent, au fil des contextes syntaxiques, énonciatifs, textuels et sémiotiques où on les rencontre dans les médias (Née et Veniard 2012, Moirand 2014b).

Cette perspective sémantique, qui complète l'approche dialogique proposée en 2007, a permis par ailleurs de mieux repérer la diversité des genres discursifs particuliers à la presse écrite, qui tendent à « représenter » dans l'ordre écrit les interactions entre acteurs des médias oraux, et qui de ce fait contribuent à « faire » l'événement.

Ainsi tout fait, tout événement, tout mot, s'il devient le lieu de controverses, donne lieu à une forme particulière de *texture énonciative* dans la presse écrite, forme dans laquelle le rédacteur du texte intervient pour articuler deux séquences de discours « représentés » afin de marquer l'antagonisme des locuteurs cités, par exemple à propos du nucléaire en France après Fukushima : « [...] » *un argument tempéré par les antinucléaires pour lesquels* « [...] » / « [...] » *ce que dénonce encore* « [...] » / « [...] » *un argument qui ne convainc pas* » / « [...] ». *Autant d'arguments balayés d'un revers de la main par...* (Moirand 2014a).

Des mots du métalangage ordinaire accompagnés de leur cotexte comme « argument » (ci-dessus) ou « débat » (relancer, rallumer, raviver le débat) jouent à la fois un rôle de liaison entre deux séquences de discours représentés (au sens de Fairclough) et font partie de « la catégorisation métalangagière de la représentation du discours autre » (au sens de Authier-Revuz), au même titre que les verbes introducteurs de dire rapportés. Mais cette particularité dans la représentation des controverses se retrouve également dans l'espace de la page (la presse papier) ou de

l'écran (la presse en ligne), ce qui conduit à élargir la notion de cotexte à l'appareil paratextuel et à voir d'autres formes d'inscription de controverses par exemple dans les titres, y compris en ligne, comme : *Pour ou contre le gaz de schiste ? / La fronde des agriculteurs bretons / La colère des frondeurs...* Et cette tendance à simplifier le débat en deux camps antagonistes, qui s'inscrit davantage encore dans les invitations à participer lancées par les médias sur leur site (la question du jour à laquelle on répond par oui ou non, le clic sur l'icône « j'aime » ou « j'aime pas » ou sur la mention « d'accord ou pas d'accord » ou sur « oui » ou « non »), tend à transformer tout débat qui pourrait être argumenté en un simple affrontement entre pro- et anti-, par exemple aujourd'hui, en 2015-2016, sur l'accueil des réfugiés en Europe.

Ces quelques exemples de travaux récents suscitent de nouvelles pistes de recherche autour de la presse et des médias :

– Il semble que l'on assiste, en France en tout cas, à un développement de la représentation des controverses comme si la controverse « est » un événement (une « affaire », dit-on souvent), et cela se manifeste dans la mise en page (de la page ou de l'écran), et jusque dans la texture énonciative des textes. Sans doute faudrait-il replacer cette tendance dans une culture de l'affrontement qu'on rencontre moins dans les pays de l'Europe du Nord et en Suisse où règne une culture du consensus. Sans doute cela s'explique-t-il par l'histoire de la presse et des genres discursifs, lorsqu'il se crée en France après la Révolution une sorte de mixage entre le commentaire et l'information, qui mériterait qu'on s'y intéresse de plus près et dans une perspective historique (voir Moirand 2014a et 2014b).

– Une autre voie que l'on pourrait creuser, c'est une interrogation sur la dimension morale de la responsabilité énonciative et l'éthique langagière, au sens où l'entend Paveau (2013). Nommer les choses ou les objets du monde, y compris les événements, leurs acteurs et leurs actions est un acte de langage qui repose sur une opération de référencement, et qui pose la question de l'ajustement du discours au monde, ainsi que d'une tendance des acteurs sociaux à glisser vers la généralisation, par exemple par l'emploi du défini en français (voir Moirand et Porquier 2008, Moirand 2014c). Et lorsque l'acte de nommer stigmatise certaines populations comme on peut le voir dans certains faits relatés à propos des réfugiés en Europe, ou tout simplement parce que le mot a une histoire dont il est porteur (« la croisade contre le mal » de G. Bush en 2001), on peut s'interroger sur une éthique de la responsabilité qui impliquerait qu'on n'a pas le droit de se désintéresser de la

conséquence de ses actes de parole, donc de l'acte de nommer, et de ce que le mot signifie dans les propos qu'on tient, lorsque la place qu'on occupe leur donne de l'importance...

Du profil discursif des mots au rôle des émotions dans la visée pragmatique du discours

C'est donc une approche constructiviste du sens que l'on propose face aux genres de la presse auxquels on se trouve confronté.

Ainsi « le mot » est-il toujours replacé dans ses cotextes syntaxiques et énonciatifs tels qu'ils se distribuent au fil du texte mais aussi sur l'aire de la page ou de l'écran (voir la complexité des pages écran des télévisions d'information continue), mais également aux cotextes qu'il a déjà occupé ailleurs et avant. On distingue ainsi le cotexte étroit (l'entourage à droite et à gauche du texte), différents mots de l'environnement proche ou élargi qu'on peut considérer comme des « mots associés », ainsi que ses différentes transformations au fil du texte, de la page ou de l'écran : la présence de co-référents, de reprises formelles ou sémantiques, y compris ses dérivés, ses dérives métonymiques ou métaphoriques, le rôle que jouent ces mots et leurs cotextes dans la continuité référentielle des genres analysés ou dans le paratexte d'une page ou sur l'espace d'un écran. Cette observation, qui, sur de grands corpus, implique l'utilisation de logiciels *ad-hoc* (Née 2012, Veniard 2013,) permet de dégager le *profil sémantique* du mot, ou des *profils sémantiques* différents si on élargit l'observation à l'usage qu'on en fait dans différentes sphères d'activité langagière ou dans différentes aires culturelles (Moirand 2016, Pordeus Ribeiro 2015⁵).

Mais dans les médias certains mots, comme certains noms d'événements supposés faire appel à une mémoire collective présumée partagée, servent à « éclairer » un nouvel événement, et participent de ce fait à la visée pragmatique du texte (dans cet ouvrage, p. 00). Avec cet éclairage que le mot apporte, il transporte avec lui non seulement du sens mais souvent de l'émotion, l'émotion évoquée par exemple par le souvenir d'un précédent,

⁵ On trouve dans ce travail une approche sémantique et discursive de l'usage comparé des mots du clivage (droite et gauche) dans leurs cotextes et contextes au Brésil et en France, lors d'un événement particulier : une élection présidentielle, au Brésil et en France, analysées dans les presses écrites des deux pays. La méthodologie proposée constitue un bon exemple de ce qu'on peut appeler une « démarche de sémantique discursive ».

comme on l'a entrevu dans *Le spectre de Tchernobyl*. Ainsi la façon de désigner/caractériser peut se colorer d'émotion lorsqu'elle surgit spontanément, comme on a pu le constater dans les paroles des acteurs invités aux débats des télévisions et radios d'information à Paris le soir du 7 janvier 2015 après l'attentat dans les locaux du journal *Charlie Hebdo* : *ce n'est pas un attentat, c'est un assassinat, c'est un acte de guerre, une sorte de 11 septembre français, le 11 septembre de la culture, un 11 septembre culturel, un massacre, c'est horrible, c'est écoeurant, on est anéanti*⁶.

On se contentera ici d'évoquer un travail exploratoire en cours, qui s'interroge non pas sur le rôle des médias dans le partage des émotions (ce que fait très bien la psychologie sociale – Rimé 2005), mais plus précisément sur le rôle de la peur dans la visée pragmatique du discours de presse, lorsqu'elle est associée à des nominations ou des assignations identitaires, travail qui s'appuie sur des « instants discursifs » (voir p. XX) récents, tels qu'ils sont évoqués dans la presse française (*Libération, le Monde, le Parisien et le Journal du dimanche*).

L'expression de la peur tend à éclairer l'angle choisi du traitement de l'événement et favorise, à travers la titraille, les photos, parfois l'infographie, certaines « instructions » de lecture.

Ainsi le récit d'une manifestation pour défendre des pompiers qui s'étaient fait « caillassés » la veille, le soir du 24 décembre 2015, alors qu'ils venaient éteindre un incendie provoqué par des « jeunes » d'une cité d'habitation en Corse, « associe » au fil des pages ou des écrans :

– des propos scandés par les manifestants qui sont autant de revendications identitaires que des formes de rejets de « l'autre » : « *ici on est chez nous* », « *les Arabes dehors* » « *ils n'ont qu'à prier chez eux* »,
– des « explications » qui montrent que « le quartier fait peur à une frange de la population », que la présence de « femmes voilées de la tête aux pieds » et d' « hommes en jellaba » « crée une angoisse »...

Lors de la nuit du 31 décembre 2015 à Cologne en Allemagne, des femmes se font « agressées » près de la gare, et on s'interroge sur leurs agresseurs. On trouve ainsi associés dans la presse française au fil des articles, des titres et des pages :

– les mots de la peur : Anna prend peur, une femme de 60 ans raconte avoir paniqué, des femmes terrorisées, l'émoi allemand

⁶ Pour une étude de cet événement en sciences humaines : Lefébure P. et Sécail C. éds, *Le défi Charlie. Les médias à l'épreuve des attentats*. Paris, Lemieux éditeur, 2016.

– les formes d’assignation identitaire (souvent « traduites ») décrivant les agresseurs, et reprises au fil des articles par les autorités, la police, les journalistes : *des personnes d’origine étrangère, des jeunes d’apparence maghrébine, d’allure moyen-orientale, d’allure étrangère, d’apparence arabe ou maghrébine, des réfugiés ou des étrangers en situation irrégulière...*

C’est ainsi qu’au fil du traitement de ce qu’on appelle « la crise des migrants », des instants discursifs intermédiaires jouent sur la peur et tendent à réduire l’accueil des réfugiés à un débat identitaire, qui consiste à « classer » les migrants entre les « vrais » réfugiés et les autres, les « bons » et les « méchants » (réfugiés, migrants économiques, terroristes, petits délinquants, etc.) et à « accompagner » les images (films, photos, etc.) de descriptions sur « les flots de réfugiés », « une déferlante humaine », des « cohortes ininterrompues », qu’il faut « trier », « contrôler », « renvoyer », « bloquer », et tout récemment « rejeter vers la Turquie » (titre de une du *Monde*, le 9/03/2016). Ainsi l’inscription des émotions croise ici la dynamique identitaire du même et de l’autre, et l’inscription langagière de la peur, « phénomène psychologique qui accompagne la prise de conscience d’un danger réel ou imaginé » (*le Petit Robert* 2012) est ici davantage présente que la compassion (qui surgit face aux photos des enfants... lorsqu’ils sont noyés). On voit comment l’émotion participe à la visée pragmatique du discours de presse (*Faut-il avoir peur du virus Zika ?*), et comment elle accompagne souvent le récit de certains types d’événements dans les médias (Micheli, Hekmat *et al.* éd. 2013, Plantin 2011) dans une sémantique discursive et énonciative au service de l’analyse des discours médiatiques, ainsi que désormais dans les commentaires postés sur l’internet par les lecteurs ou auditeurs et dans lesquels l’émotion l’emporte souvent sur la raison (Calabrese dans Rakotonoelina 2014).

Paris, le 10 mars 2016
Sophie Moirand

Références bibliographiques

- Baider F., Cislaru G. éd(s) (2013) : *Cartographie des émotions*. Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Baider F., Cislaru G. éd(s) (2014) : *Linguistic Approaches to Emotions in Context*, Amsterdam, John Benjamins Company.
- Budor D. éd. (2013) : *L'événement à l'épreuve des arts*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Calabrese L. (2013) : *L'événement en discours. Presse et mémoire sociale*. L'Harmattan-Academia s.a.
- Calabrese L. (2014) : « Rectifier le discours d'information médiatique. Quelle légitimité pour le discours profane dans la presse d'information en ligne ? », dans *les Carnets du Cediscor* 12, p. 21-34. En ligne sur revues.org
- Cislaru G. et al. éd(s) (2007) : *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*. Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Corre É. (2009) : *De l'aspect sémantique du verbe à la structure de l'événement*. Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Dire l'événement. Langage, mémoire, société* (Londei, Moirand, Reboul-Touré, Reggiani éd(s)). Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013.
- Donot M., Pordeus Ribeiro M. éd(s) (2012) : *Discours politiques en Amérique latine : représentations et imaginaires*. Paris, L'Harmattan (ouvrage publié en espagnol en Argentine).
- Donot M., Le Bart C., Serrano Y. éd(s) (2016, à paraître) : *La construction de l'identité des leaders dans les discours politiques contemporains*. Paris, L'Harmattan (Postface de Sophie Moirand).
- Dosse F. (2010) : *Renaissance de l'événement (Un défi pour l'historien entre sphinx et phénix)*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Goetschel P., Granger, C. (2011) : « Faire l'événement, un enjeu des sociétés contemporaines », présentation, *Sociétés & représentations* 32, p. 9-23.
- Hailon F., Richard A., Sandré M. (2011 [2012]), *Le discours politique identitaire, Le discours et la langue*, revue de linguistique française et d'analyse du discours, 3.1., EME, Belgique.
- Idelson B. (2012) : « La crise du chikungunya à la Réunion : amplification médiatique et discordance de communication publique », *Médecine tropicale* 72, consultable en ligne.
- Idelson B., Ledegen G. éd(s) (2011) : *Chikungunya : La médiatisation d'une crise. Presse, Humour, communication publique*, Éditions EME, Belgique (Préface de S. Moirand et postface de N. d'Almeida).
- Interpréter l'événement. Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux* (Brunner, Elefante, Katsiki, Reggiani éd(s)). Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

les Carnets du Cediscor 11 : Le nom propre en discours (Lecolle M, Paveau M.-A, Reboul-Touré S. éds), Paris, Presses, Sorbonne nouvelle. En ligne sur revues.org

Mediazioni n°15, « Les facettes de l'événement : des formes aux signes » (Ballardini, Pederzoli, Reboul-Touré, Tréguer-Felten, éds) Université de Bologne, 2013. En ligne : <http://mediazioni.sitlec.unibo.it>.

Micheli R., Hekmat I. & Rabatel A. éds (2012 [2013]) : Les émotions argumentées dans les médias, *Le discours et la langue*, 4.1, EME (Belgique).

Moirand S (2007a) : « Le modèle du Cercle de Bakhtine à l'épreuve des genres de la presse », *LINX* 56, 91-108. En ligne sur revues.org

Moirand S. (2007b) : « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse » dans *CORELA*, revue en ligne sur revues.org (au Brésil dans *Estudos da Lingua(gem), Imagens de discursos*, vol. 6, n° 1, 2008 en ligne).

Moirand S. (2009) : « Des façons de nommer « les jeunes » dans la presse quotidienne nationale » dans *Adolescence*, revue de psychologie, psychanalyse et sciences humaines, 27-4, p. 907-919.

Moirand S. (2010a) : « Le choc des discours dans la presse française : la crise des banlieues de novembre 2005 et la crise des universités de mars 2006 », dans *Explorations and Encounters in French*, Presses de l'université d'Adelaide, Australie, 2010, p. 35-76. En ligne sur le site de l'université

Moirand S. (2010b) : « Voix et représentations dans la presse quotidienne nationale », *Les voix des français*, Tome 1. Oxford, Peter Lang, 2010, p. 237-268.

Moirand S. (2010c) : « Retour sur une approche dialogique du discours », dans *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*. Université de Metz, CELTED, collection Recherches linguistiques 31, p. 375-378.

Moirand S. (2011a) : « Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer », dans Braun Dahlet V. coord. : *Ciências da linguagem e didática das linguas*, São Paulo, Humanitas/Fapesp, p. 165-179.

Moirand S. (2011b), « Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours », *Cahiers de praxématique* 57, 69-100. En ligne sur revues.org

Moirand S. (2014a) : L'hétérogénéité énonciative au fil du texte : la représentation des controverses dans les genres de l'information de la presse quotidienne, dans *Arena Romanistica* 14, 2014, p. 140-164., université de Bergen.

- Moirand S. (2014b) : « L'événement saisi par la langue et la communication », dans *Cahiers de praxématique* 63. En ligne sur revues.org
- Moirand S. (2014c) : « Trois notions à l'épreuve de la dimension morale du discours » dans *Pratiques* 162-163. En ligne sur revues.org
- Moirand S. (2016, à paraître) : « Thalassothérapie, thermalisme et bien-être : du profil sémantique du mot bien-être aux portraits discursifs des publics », colloque *Médias et bien-être : discours et représentations*, Bologne.
- Moirand S., Porquier R. (2008) : De l'éthique de la nomination à l'éthique de l'interprétation : autour du mot « otage » et de quelques autres », dans *Morales langagières. Autour de propositions de recherche de Bernard Gardin*. Publications des Universités de Rouen et du Havre, p. 139-153.
- Moirand S., Reboul-Touré S. (2015) : « Nommer les événements à l'épreuve des mots et de la construction du discours », *Langue française* 188, 105-120.
- Moirand S., Pordeus-Ribeiro M., Reboul-Touré S. (2016) : « La vulgarisation scientifique au croisement de nouvelles sphères d'activité langagière » dans *Bakhtiniana, Rev. Estud. Discurso*, vol. 11, n. 2, PUCSP, Brésil (texte en portugais, en anglais et en français sur le site de la revue).
- Née É. (2012) : *L'Insécurité en campagne électorale*. Paris, Champion.
- Née É., Veniard M. (2012) : « Analyse du discours à entrée lexicale (ADEL) : le renouveau par la sémantique ? », *Langage & Société* 140, 15-28.
- Neveu E. et Quéré, L. (éds) (1996), *Le temps de l'événement*, 1 et 2. *Réseaux* 75 et 76.
- Niemeyer K., Rosselet C. (2012) : « De Tchernobyl à Fukushima. Les images télévisées, les mémoires collectives et le nucléaire », *New Cultural Frontiers*, vol. 3, Special Issue, 106-118.
- Paveau M.-A. (2012) : « Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition », *Synergies pays riverains de la mer baltique* 9, en ligne.
- Paveau M.-A. (2013) : *Langage et Morale. Une éthique des vertus discursives*. Limoges, Lambert-Lucas (préface de S. Moirand).
- Peeters, S. (2012) : « La couverture médiatique de la « crise des banlieues » : métaphores, représentations et l'apport indispensable du cotexte », *Corela*. En ligne sur revues.org
- Plantin Ch. (2011) : *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*, Berne, Peter Lang.
- Pordeus-Ribeiro M. (2015) : « Droite » et « gauche » dans les discours d'un événement électoral. Une étude sémantique et

contrastive des presses brésilienne et française. Les élections de 2002 au Brésil et de 2007 en France. Thèse de doctorat en cotutelle, Université Sorbonne nouvelle et USP, Brésil.

Quéré L. (2013), « Les formes de l'événement. Quelques considérations pragmatiques », *Mediazioni* 15, Université de Bologne. En ligne

Rakotonoelina F. éd. (2014) : Perméabilité des frontières entre l'ordinaire et le spécialisé dans les genres et les discours, *les Carnets du Cediscor* 12. En ligne sur revues.org

Richard A., Hailon F., Guellil N. éd. (2015) : *Le discours politique identitaire dans les médias*, Paris, L'Harmattan (préface de S. Moirand).

Rimé, B. (2005) : *Le partage social des émotions*, Paris, PUF.

Samouth É., Serrano Y. (2012) : « Nomination et enjeux politiques : nommer un conflit dans les médias colombiens et vénézuéliens » dans Donot M., Pordeus Ribeiro M., *Discours politiques en Amérique latine. Représentations et imaginaires*, Paris, L'Harmattan, p. 149-164.

Serrano, Y. (2012) : *Nommer le conflit armé et ses acteurs en Colombie*. Paris, L'Harmattan.

Sini Lorella (2015) : « Événements, discours, médias : réflexions à partir de quelques travaux récents », dans *Argumentation et analyse du discours* 14. En ligne sur revues.org

Siblot P. (1990), « Une linguistique qui n'a plus peur du réel », *Cahiers de praxématique* 15, 57-76.

Soulaiges J.-C. éd. (2015) : *L'analyse du discours. Sa place dans les sciences du langage et de la communication*. Hommage à Patrick Charaudeau. Presses Universitaires de Rennes.

Veniard M. (2013) : *La nomination des événements dans la presse*. Essai de sémantique discursive, Presses Universitaires de Franche-Comté.

